

LETTRE DEUX

Cher Charles Melman,

Vous me confrontez à une telle condensation (de questions) que je n'aurai pas l'imprudence de vouloir, à toutes, y répondre.

Je suis mes rails. C'est le seul moyen d'être alerté quand je déraile. Je vous fais donc part de quelques aperçus de voie ferrée, en résonance avec les écueils que vous avez énoncés quant à ce qui, de la pratique analytique, fait problème, aujourd'hui sans doute, certainement hier.

Le rêve :

Quelle que soit « l'éclipse du refoulement » sur quoi je ne me prononce pas, le rêve n'est pas un gardien de l'espoir. S'il faut le corrélér à ce terme, il **est** l'espoir, dans la mesure où il est le gardien du sommeil, soit du temps qui nous permet de nous extraire d'une réalité trop soumise au surmoi de la communication. J'ai soutenu, en m'inspirant d'une brève remarque de Lacan, que le rêve était le contraire du fantasme. En conséquence, et, à l'opposé de ce qu'on pourrait penser à partir d'un certain forçage de Freud, défaire le supposé refoulement du rêve n'en est en tout cas pas la clé. Le rêve bien connu, rapporté par Freud, de sa petite Anna, ne montre aucune trace de refoulement, mais accomplit le vœu de la rêveuse de se nommer, le nom propre, comme le montre abondamment l'Iliade, étant le seul moyen de prendre acte d'un désir.

Aussi bien, une fois parcouru le long chemin associatif, et à condition de ne pas rater dans ce chemin la perle rare, le rêve dépose, comme un film, un script qui surprend par sa simplicité en ouvrant une fenêtre, ordinairement fermée, sinon carrément murée, sur l'alliance minimale d'Éros et Thanatos que Freud nomme libido.

Ces remarques ne vont en rien à l'encontre de ce que vous déplorez d'un Autre réduit à l'*Umwelt*. Là encore, effectivement, le marché des « causes du désir » et du « plus-de-jour » est florissant, mais n'est-ce pas du fait que *a* est aplati sur l'image spéculaire ? Lacan en dénonce le maquillage ou le maquignonage dans sa leçon interrompue de novembre 1963 sur les Noms-du-Père. Je le cite : « Dans la pulsion scopique, le sujet rencontre le monde comme spectacle qui le possède. Il est la victime d'un leurre, par quoi ce qui sort de lui et qui l'affronte n'est pas le vrai *a*, mais son complément, l'image spéculaire, *i(a)* ». Deux lignes plus haute, Lacan mentionne l'équivalence entre l'œil et l'organe à castrer, et il est difficile de ne pas penser qu'il vise Georges Bataille.

À cet égard, je partage absolument votre magnifique formule : « Si donc *a*, de faire pollution le jour, faisait défaut pour de son manque, illuminer la nuit ».

Un dernier mot sur l'*Até*. Je persévère à mettre en avant le *me phunāi* (plutôt ne pas être né) non comme effet d'une seconde mort infligée à soi-même (ça, c'est la perversion inégalable de Sade), mais comme le vœu, accompli et traversé au terme d'une analyse, de me séparer **du crime de l'Autre**, qui est de m'avoir inscrit dans sa filiation en amont de l'évènement, ma naissance, qui aurait seule pu m'autoriser à y consentir.

À suivre

Bien cordialement

Pierre Bruno

PS- Identification ou subjectivation (le séminaire d'hiver de l'ALI) : C'est bien la question !
Doit-on traduire « ou » par *vel* ou par *aut* ?